



LE
ROSAIRE
POUR
TOUS.



BULLETIN MENSUEL
PUBLIÉ PAR
LES PERES DOMINICAINS
DU
COUVENT DE ST-HYACINTHE
P. Q. (CANADA).

Abonnement : 15 cents par an.

Vol. III. No. 5 Mai 1899.

LES ABONNEMENTS VONT DE JANVIER A JANVIER.

SOMMAIRE

Gravure : L'Ascension.....	5
La propagation du Rosaire.....	2
Une réponse d'enfant.....	2
Napoléon 1er faisant le catéchisme.....	3
La patience des saints.....	3
Le hasard.....	4
Effets de la communion.....	6
Je n'ai pas le sou.....	7
Le curé d'Ars et le culte de la Sainte Vierge.....	8

LA PROPAGATION DU ROSAIRE.

Le Rosaire, nous l'avons dit, n'est pas moins glorieux par son admirable propagation que par son origine. On dirait qu'il a été lui aussi compris comme un véritable abrégé de l'Evangile dans ce céleste *levain* caché par la Femme de la parabole dans *l'âme, le cœur et l'esprit* de l'Eglise pour *l'embraser toute entière* d'amour dans ses enfants. Il était écrit au ciel que cette dévotion suivrait toujours la foi, serait mise généralement en pratique par les fidèles, et par conséquent se répandrait partout, et que des personnes de tout état et de toute condition travailleraient à sa propagation. Comme c'était son rigoureux devoir, par la mission spéciale qu'il en avait reçue de la sainte Vierge et de l'Eglise, le premier et principal promoteur et gardien du saint Rosaire fût dès le commencement et dans tous les temps l'ordre des Dominicains. A peine peut-on dire avec quelle rapidité cette dévotion se répandit dans l'Eglise et combien de confréries de ce nom furent fondées par les soins et la prédication des Frères Prêcheurs.

Quoique de malheureuses et horribles vicissitudes eussent réussi, comme nous avons dit, à affaiblir cet Ordre, à l'attiédir, et même à le détourner, pour un moment, du but ; après les apparitions et le commandement exprès de la Sainte Vierge au bienheureux Alain et au prieur de Cologne, l'Ordre des Dominicains se réveilla courageusement et se mit avec tout le zèle des anciens pères à prêcher la dévotion aimée de Marie et à la propager par tous les moyens possibles, et depuis lors, grâce à Dieu, ce devoir et cette sollicitude ont toujours été chers aux Dominicains, et il est à croire qu'ils seront fidèles à leur mission dans l'avenir ; non seulement l'exemple de leur saint fondateur les y oblige, mais leur intérêt et la prospérité de l'Ordre, comme le révéla la sainte Vierge au bienheureux Alain, sont intimement liés au zèle avec lequel ils propageront le Rosaire.

UNE RÉPONSE D'ENFANT.

Deux enfants sortaient du catéchisme. Le plus jeune dit à l'autre :

— On vient de nous enseigner que Dieu est partout. Comment cela peut-il être, puisqu'on ne le voit nulle part ?

— Ah ! tu ne comprends pas ! répond alors le plus âgé ; mais comprends-tu comment, lorsque dans un verre d'eau tu as mis du sucre, et que le sucre est fondu, tu vois bien l'eau et tu ne vois plus le sucre ? Et cependant il y est.

NAPOLÉON Ier FAISANT LE CATÉCHISME.

Il y a une vingtaine d'années de cela, l'archevêque de B... prenait les eaux à Aix-les-Bains, en Savoie. Pendant le séjour qu'il y fit, on l'appela près d'une moribonde, fille d'un général célèbre dans les guerres du premier empire. Dans l'entretien que le prélat eut avec elle, il ne put s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en l'entendant parler de la religion comme peu de personnes savent en parler. Dans sa stupéfaction, il lui demanda qui avait pu l'instruire à ce point.

Monseigneur, répondit-elle, après Dieu, je dois mon instruction à l'empereur Napoléon. J'étais avec ma famille à l'île Sainte-Hélène. Un jour (j'avais alors dix ans), l'empereur me dit :

— Mon enfant, tu es belle, et tu le seras plus encore dans quelques années ; mais ces avantages extérieurs t'exposent à bien des dangers dans le monde. Comment pourras-tu résister, si tu n'es pas protégée, armée par la religion ? Ton père n'en a pas, ta mère encore moins. Je prends sur moi le devoir qui pèse sur eux ; viens dès demain, je te donnerai la première leçon.

Et pendant deux années consécutives, j'allai au catéchisme auprès de l'empereur plusieurs fois par semaine. Il me faisait lire chaque leçon, puis m'en donnait l'explication. Quand j'eus atteint l'âge de douze ans, il me dit :

— Maintenant, mon enfant, tu es suffisamment instruite, je le crois. Il faut à présent penser sérieusement à ta Première Communion. Je vais faire venir de France un prêtre pour te préparer, toi à cette grande action, et moi à la mort.

Et l'empereur tint parole.

LA PATIENCE DES SAINTS.

Saint Vincent de Paul avait empêché la nomination à l'évêché de Poitiers d'un jeune abbé de grande famille, qui en était tout à fait indigne. Il fut chargé par la reine d'en faire part à la mère du candidat évincé, la duchesse de N***.

Le saint, n'ayant à craindre que pour lui, remplit gaiement sa mission. Mais à peine a-t-il fini de parler que la duchesse, qui depuis longtemps ne se pouvait plus contenir, se lève et accable Vincent de ses outrages et de sa fureur. Et, ne se trouvant pas assez vengée, elle saisit un tabouret, le lui lance à la tête et lui fait au front une blessure d'où le sang jaillit en abondance. Vincent im-

mobile pendant que grondait l'orage, est presque renversé à ce coup. Il se retire sans se plaindre, couvrant de son mouchoir son visage ensanglanté.

Au bruit qu'il avait entendu, et à cette vue, le frère qui l'attendait dans l'antichambre, devina tout. Transporté d'indignation, il s'écria qu'on ne traiterait pas impunément de la sorte son père, un ministre du roi, et il s'élança vers l'appartement. Vincent se jeta au devant de lui :

— Vous n'avez rien à faire là, mon frère : c'est par ici ; allons-nous-en.

Et il l'entraîne.

— N'est-ce pas une chose admirable, ajouta-t-il en sortant, de voir jusqu'où va la tendresse d'une mère pour son fils ?

N'est-il pas plus admirable encore de voir jusqu'où va la patience d'un saint ?

— o —

LE HASARD.

L'éminent paysagiste Achard reçut un jour la visite d'un libre-penseur, un athée, paraît-il, qui l'*entreprit* sur la question de l'existence de Dieu. Faisant un effort sur son tempérament, qui ne s'accommodait guère des discussions prolongées, le peintre répondait de son mieux au philosophe et lui présentait les arguments les plus convaincants. Admirateur passionné de la nature, il lui en détaillait les beautés :

— Mais, s'il n'y a pas eu Dieu pour cela, qui est-ce qui a bien pu le faire ?

— C'est très-simple, répond le visiteur : il y a diverses manières de s'en rendre compte ; le hasard, par exemple a parfaitement pu

— Allons ! vous raisonnez comme . . . (Ici une expression pittoresque que nous laissons deviner.)

— Pardon, monsieur, vous ignorez sans doute que vous parlez à quelqu'un qui a étudié à fond la philosophie, qui a pris ses grades, qui a même obtenu à un concours, sur une question de philosophie, une distinction dont il a le droit d'être fier.

Achard tourne légèrement la tête du côté de son interlocuteur, et avec le sourire un peu narquois qui arrivait de temps à autre sur sa figure comme un rayon de soleil à travers les broussailles :

— Ah ! vous avez eu des succès ? mais . . . c'est le hasard ! . . .

On dit que le philosophe prit son chapeau, sans doute en souvenir d'Aristote, et s'en alla, coupant court à l'entretien.



L'ASCENSION.

— 0 —

...La magnificence est portée par sa nature à donner plus qu'on ne lui demande...

EFFETS DE LA COMMUNION.

Pour comprendre l'action de l'Eucharistie dans les âmes, il faut la sentir. Pourquoi l'incrédule refuserait-il de croire tant de chrétiens sur ce qui se passe dans leur âme ? Leur vie pourtant n'accuse pas leur témoignage. Pourquoi dédaignerait-il de les écouter ? N'y a-t-il de beau que ce qui frappe les sens ? Les merveilles du cœur sont-elles sans prix ? Et si le divin existe quelque part, où le cherchera-t-on, s'il n'est pas dans l'extase de la vertu ? Pour moi, je prête l'oreille aux sons que rendent les âmes saintes, avec plus de respect qu'à la voix du génie. Faisons silence ; écoutez-les. L'Eucharistie, disent-elles, est partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du ciel. Là se trouve leur point de contact ; là s'opère la jonction des symboles de l'une et des réalités de l'autre, et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se consume l'éternelle union. Tandis que les sens restent dans l'ordre actuel, l'âme ressent la présence de l'autre ordre ; elle y rentre ; elle prend possession de sa substance, comme un homme, transporté aux limites de cet étroit univers visible, étendant sa main au delà, saisirait déjà les prémices d'un plus vaste monde. Alors il se passe en elle de ces choses que la parole humaine craint de profaner en les exprimant. A ce murmure confus des passions, qui gronde encore dans l'âme fidèle comme le dernier bruit des agitations de la vie, succède tout à coup un grand silence. Bientôt une commotion également douce et forte annonce la présence d'un Dieu ; et soudain les saints désirs, et la prière et la patience et l'esprit de sacrifice, souvent languissants, se raniment ; tout ce qu'il y a de divin en elle, s'allume à la fois. Son regard s'épure, et reçoit quelques rayons de cette lumière qui éclaire ce qui est au delà du cœur. Des émotions indéfinissables, vives comme des sensations, calmes comme des idées, attestent l'harmonie renaissante de l'esprit et des sens. On éprouve, dans mille autres circonstances, les joies de la vertu : c'est là seulement qu'on en savoure toute la volupté. Vous cherchez ensuite cet ordre de sentiment, et vous ne le retrouvez plus : il a passé sur l'âme pour lui laisser entrevoir le sens suprême de ce mot de bonheur, qui appartient à une langue perdue, dont l'idiôme parlé par les enfants d'Adam ne contient plus que les ruines. Mais mieux elle comprend ce mot, plus elle sent qu'il n'est pas de ce monde. Tant qu'elle n'aura pas déposé à la porte du ciel tout le fardeau des terrestres vertus, tant qu'il ne sera pas venu ce moment où elle sera libre enfin, même de l'espérance, l'âme captive ne connaîtra que des joies

souffrantes. L'allégresse de la terre soupire, son bonheur pèse ; et, pour qui connaît à fond cette vie, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère. Ces ravissements de l'amour, mêlés de tristesses, donnent dans ce moment solennel à la physionomie une expression sublime. Celle de la joie l'est rarement : c'est que la joie est si fugitive et si fausse, qu'elle semble bien souvent communiquer à la figure humaine je ne sais quoi de l'air d'un insensé. La douleur, au contraire, embellit presque toujours la physionomie. Mais l'instinct de notre destinée primitive, froissé par ce contraste, cherche une autre dignité que celle du malheur.

La vraie condition de l'homme est la réparation de sa misère ; et sa figure ne revêt son plus beau caractère terrestre que lorsqu'elle est l'expression de ce mystère de douleur et de grâce, lorsqu'elle reçoit l'empreinte d'une voie divine descendue dans l'abîme de nos souffrances. Contemplez les traits de ce chrétien qui adore en lui son Sauveur : ne diriez-vous pas que si cette bouche, fermée par le recueillement, s'ouvrait tout à coup, une voix en sortirait, essayant d'un ton plaintif encore, le cantique des cieux ? Elle chanterait comme un ange gémit ; elle gémirait comme chante un mortel.

“ JE N'AI PAS LE SOU.”

Le P. Bridaine, célèbre missionnaire, qui mourut en 1767, âgé de 66 ans, après avoir fait 256 missions, avait vécu toujours pauvre, parce qu'il donnait tout aux malheureux.

Un soir, il arriva tout harassé de fatigue à la porte d'un presbytère de village, et demanda l'hospitalité au curé, lequel n'ayant qu'un lit le lui fit partager.

Le P. Bridaine se leva de très bonne heure, selon sa coutume, pour aller prier à l'église.

En sortant du presbytère, il trouva un pauvre mendiant, qui demandait l'aumône.

— Hélas ! mon ami, je n'ai pas le sou, répondit le digne prêtre en fouillant cependant au fond de sa poche, où il fut très surpris de trouver quelque chose, car il n'y avait rien laissé. Il en retire un rouleau de quatre écus, eric miracle, donne tout au mendiant et va remercier Dieu.

Au bout d'un instant, le curé arrive à l'église et dit au P. Bridaine : “ Rendez-moi ma soutane, que vous avez prise pour la vôtre.”

Le bon Père, dans l'obscurité, avait endossé la soutane du curé pour la sienne ; mais, hélas ! les quatre écus, qui étaient l'unique trésor du pauvre curé, avaient disparu.

LE CURÉ D'ARS ET LE CULTE DE LA SAINTE VIERGE.

C'est par sa dévotion à Marie que M. Vianney se fit d'abord connaître à son peuple. Même avant l'origine du pèlerinage, les fêtes de la très sainte Vierge se célébraient à Ars avec une grande pompe et un concours de peuple inaccoutumé.

Un des premiers soins de M. Vianney fut d'établir la confrérie du Saint-Rosaire, et il régla que chaque soir, après la prière, on réciterait publiquement le chapelet dans le sanctuaire d'Ars. Il racontait souvent, pour encourager cette dévotion, que saint Dominique, prêchant un jour dans une église, un de ses parents s'y rendit avec toute sa suite ; cet homme parut si hideux aux yeux du saint qu'il ne put s'empêcher de faire remarquer à haute voix sa laideur. Tout le monde prit peur de lui ; sa femme, ses enfants et ses proches le fuyaient. Saint Dominique lui fit dire de réciter le Rosaire. A mesure qu'il le récitait, les démons qui l'environnaient prenaient la fuite, et sa figure retrouvait son expression ordinaire. M. Vianney racontait encore—c'était une de ses histoires favorites—qu'un bon ~~saint~~ qui disait constamment " Sainte Marie, priez pour moi, maintenant et à l'heure de ma mort," entendit la sainte Vierge lui répondre un jour : " Veux-tu venir avec moi en paradis ? " " En paradis ! en paradis ! en paradis ! " s'écria-t-il. Et il mourut à l'instant. Le curé d'Ars ajoutait en pleurant à chaudes larmes : " Qu'il est beau de mourir ainsi ! "

M. Vianney avait consacré le samedi à la sainte Vierge ; il remerciait en ce jour le bon Dieu d'avoir créé Marie Immaculée et de lui avoir donné un cœur si bon pour les pauvres pécheurs.

Sa pratique favorite consistait à réciter l'*Ave Maria*, quand l'heure sonnait, avec l'invocation : " Bénie soit la sainte et Immaculée Conception de la bienheureuse Vierge Marie, mère de Dieu ! O Marie, que toutes les nations glorifient, que toute la terre invoque et bénisse votre cœur immaculé ! " Jamais il n'omit cette pieuse observance. C'est pour y amener ses paroissiens qu'il fit placer au clocher une grande horloge dont le timbre s'entend des extrémités du village. Il leur en donnait du reste l'exemple : l'heure sonnait-elle au milieu de ses catéchismes, il se levait et toute l'assistance avec lui, et saluait Marie Immaculée.

... L'oubli est un des besoins de l'homme, et souvent c'est pendant l'oubli que le bonheur ou le malheur vient à nous...